

ser de l'aide que lui apporteraient des comptes bien tenus. N'est-ce pas là le comble de l'aberration? Il nous semble que cette seule réflexion, si on la faisait sérieusement une seule fois dans sa vie, devrait suffire pour engager tous les cultivateurs à tenir une comptabilité régulière de toutes leurs recettes et dépenses dans les diverses branches de leur exploitation.

Mais nous diront quelques cultivateurs bien intentionnés, ce n'est pas facile pour nous de tenir des comptes. Les travaux de culture prennent tout notre temps, le soir, lorsque nous revenons des champs, accablés de fatigues, nous avons besoin de repos; et, quoique nous reconnaissons la nécessité du calcul, nous devons, malgré nous, nous priver des avantages de la comptabilité.

Que l'on se détrompe, le travail qu'exige une comptabilité n'est pas aussi considérable que le pensent ceux qui n'en tiennent aucune. Cette comptabilité est toujours proportionnée à l'importance de la culture. Le grand propriétaire aura sans doute des comptes plus étendus que le petit cultivateur, mais le travail nécessaire sera toujours relativement faible. Notre propre expérience nous permet d'assurer que, dans la plupart des exploitations canadiennes, un quart d'heure par jour suffira amplement pour tous les besoins de la comptabilité.

Les cultivateurs qui nous objectaient par le défaut de temps sont donc dans l'erreur; car quel est celui d'entre eux qui ne peut affecter un petit quart d'heure à la tenue de ses livres de compte? Pas un seul.

Mais il est une objection beaucoup plus sérieuse que la précédente; elle nous est faite par ceux qui n'ont pas reçu les bienfaits de l'instruction, qui ne savent ni lire ni écrire. Ces derniers ne peuvent réellement pas tenir de comptabilité régulière. Cependant sont-ils nécessairement condamnés à cultiver en aveugles comme par le passé, sont-ils à jamais privés des avantages du calcul? Heureusement non. L'instruction qui leur a été refusée ou qu'ils n'ont pas voulu accepter lorsqu'elle leur a été offerte, leurs enfants l'acquiescent ou l'ont acquise. Ils peuvent donc devenir les comptables très-intelligents du cultivateur sans instruction et le tirer facilement d'embarras.

Aujourd'hui, non-seulement nos garçons mais encore nos filles acquiescent dans nos établissements d'instruction publique les moyens de devenir de bons comptables; ils y apprennent la lecture, l'écriture, le calcul et l'orthographe; c'est tout ce qu'il faut pour tenir convenablement les comptes d'une culture ordinaire. Nos filles surtout devraient être partout les teneurs de livres du cultivateur. Ce serait un excellent exercice dont elles profiteraient elles-mêmes beaucoup tout en rendant à leurs parents d'importants services. Il n'y a donc nulle part impossibilité complète de tenir les comptes de la culture, et si l'industrie rurale n'a pas fait de grands progrès dans cette voie c'est qu'on ne l'a pas voulu; et nous sommes de plus en plus convaincu que tout cultivateur peut tenir ou faire tenir chez lui une comptabilité d'une exactitude suffisante pour ses besoins.

A plusieurs reprises nous avons déjà soumis les mêmes réflexions à la considération de nos lecteurs, et cependant nous n'avons encore presque rien gagné; nos conseils ont été reçus avec la plus inconcevable apathie; on a continué à lutter contre cette innovation et beaucoup d'agriculteurs qui passent pour habiles la voient d'un œil mauvais, non par le passé. Cette opposition néanmoins ne nous a pas découragés et, poussés par le désir de rendre service à nos concitoyens, nous revenons à la charge, afin d'essayer de diminuer peu à peu le nombre des cultivateurs encore si pro-

fondément ancrés dans la routine.

Ah! si nos premiers conseils avaient été suivis quel immense progrès nous aurions aujourd'hui à enregistrer! Par le moyen du calcul le cultivateur aurait connu combien lui coûte actuellement la production de ses diverses récoltes et en comparant les prix de revient avec les prix de vente, il se serait convaincu que très-souvent il vend au-dessous du prix coûtant et qu'il se ruine tout en se fatiguant beaucoup.

La démonstration de ce dernier fait est toujours facile pour qui sait calculer, c'est ce que nous allons essayer de faire. Les dépenses de production se composent de la rente de la terre, du prix des semences, des travaux des attelages et des ouvriers pour la confection des labours, des hersages, des ensemencements, de la récolte, du battage et du charroiyage. Les recettes sont formées de la valeur de la paille et de celle du grain.

Prenons pour exemple la production du blé et calculons les dépenses et les recettes probables d'un arpent de terre cultivé par la méthode ordinaire. Sur cet arpent on fait un labour coûtant \$2.25, un hersage 35 cts., l'ensemencement 10 cts., le prix de la semence \$2.00, frais de récoltes \$1.40, frais de battage 75 cts., frais de transport 30 cts., rente de la terre ou intérêt du prix d'achat \$4.20, usure et entretien du matériel de culture 50 cts., épuisement ordinaire produit par une récolte de blé \$3.00 environ, frais généraux de culture consistant en réparations de clôtures et de fossés et confections des rigoles 75 cts.

En faisant le total de ces divers frais de culture nous obtenons la somme de \$15.60 par arpent. En regard de toutes ces dépenses, nous devons mettre le produit probable en blé et nous aurons alors le véritable prix de revient de ce produit. Dans les années moyennes les terres soumises à la culture routinière ne donnent pas plus de 12 minots par arpent et encore faut-il que le sol soit naturellement de bonne qualité.

Ainsi la production de 12 minots de blé ont coûté \$15.60 ou \$1.30 (6½ chelins) par minot. Maintenant le prix de vente du blé au moment de la récolte ne dépasse guère cette même somme de \$1.30, et dans ce cas, le cultivateur n'a pas d'autre profit net que la valeur de la paille qu'il a récoltée. C'est, il faut bien le reconnaître, un profit net trop faible pour rendre l'exploitation du sol lucrative. Il est vrai que dans les années favorables la moyenne que nous venons de donner est dépassée; mais d'un autre côté les années mauvaises sont très-communes et contrebalancent aisément les bonnes.

Mais, nous répondront les cultivateurs, tous ces frais de culture que vous avez estimés à prix d'argent, nous les faisons en partie nous-mêmes et nous bénéficions d'autant. Cette suggestion est parfaitement exacte; mais nous savons aussi que tout travail exige un salaire et que si le cultivateur travaillait en dehors de sa culture il aurait un salaire souvent plus élevé que celui que nous lui avons alloué dans le compte qui précède.

D'ailleurs c'est parce que le cultivateur, aidé de sa famille, fait en grande partie ses travaux de culture, que l'industrie rurale, telle qu'elle est faite actuellement, est capable de se soutenir en dépit de ses faibles profits et des pertes même qu'elle subit si souvent. Si le cultivateur faisait exécuter tous ses travaux à prix d'argent il se ruinerait infailliblement et en peu d'années; tandis que nous connaissons des cultivateurs qui, après avoir vendu leur propriétés, vivent dans l'aisance avec le seul intérêt de leur argent.

La culture que font le plus grand nombre de nos cultivateurs est donc vicieuse puisqu'elle donne aussi peu de pro-